

l'électricité dans mon corps

Anna-Livia Marchionni



LES ÉDITIONS
DU SONNEUR



l'électricité dans mon corps



Ouvrage publié sous la direction de Sonia David.

© Les Éditions du Sonneur

ISBN : 978-2-37385-342-1

Dépôt légal : janvier 2026

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

l'électricité dans mon corps

Anna-Livia Marchionni



Au Feu follet, comme promis.



PENSÉES JUSQU'AU LAC TURQUOISE

CETTE NUIT, JE ME SUIS RÉVEILLÉ à cause du bruit dans ma tête. En pleine nuit, un peu comme d'habitude. Tout ce bruit dans ma tête qui ne s'arrête jamais, même quand je dors, avec des images bruyantes, des mouvements dans tous les sens. Allez vous rendormir avec ça.

Depuis mes débuts dans l'existence, mon sommeil fait ce qu'il veut. Il se refuse à moi la nuit et se pointe quand je n'ai rien demandé. Je ne décide pas. Personne n'a jamais compris le principe, et après on m'accuse. Je voudrais bien les y voir, les éducateurs et les profs qui se plaignaient quand je dormais en classe, alors qu'ils se plaignaient aussi quand je ne dormais pas, à cause de mon « comportement ». Ils appelaient ça comme ça : mon « comportement ». S'ils m'avaient laissé dormir, j'aurais arrêté de me comporter puisque je dormais, ça aurait juste continué à se comporter dans ma tête, avec tous ces mouvements bruyants qui me remplissent la cervelle même quand je dors.

C'est fini tout ça heureusement. J'ai passé l'âge depuis longtemps, depuis que la majorité m'a été accordée, ça fait six ans, même si j'ai cru que ça serait comme pour les examens : qu'on ne m'accorderait rien du tout et que j'allais devoir continuer à essayer d'arrêter de me comporter dans des endroits spécialisés pour les tarés dans mon genre, avec des éducateurs spécialisés pour apprendre à ceux comme moi à se comporter dans le bon sens du terme. Parce qu'on « pose problème ». C'est l'expression bien habillée pour dire qu'on emmerde, qu'on fait vraiment chier le monde entier sur toute la Terre, qu'on dépose de la merde partout où on passe, et qu'il n'y a plus personne pour nous supporter, même plus les parents. Mais moi je vais vous dire, juste à vous, allez pas le répéter : le monde entier, je suis bien content de l'emmerder à fond la caisse. Et j'ai pas terminé, croyez-moi.

Je suis né pour ça, c'est ma mère qui le dit. Parce que je suis « prédestiné » – un mot que j'ai mis du temps à trouver. Je suis le plus prédestiné de tous les prédestinés que j'ai pu rencontrer dans ma courte existence, même dans les endroits spécialisés. À tel point que les experts ont dit à mes parents, j'ai tout entendu derrière la porte, « On ne peut rien pour vous ». Et j'ai été renvoyé définitivement de tous les endroits pour prédestinés que j'ai croisés dans

ma carrière exemplaire. Je suis un champion de la prédestination. Les experts n'y comprennent rien. J'échappe à tous les radars. C'est moi le spécialiste dans le domaine, pas les éducateurs-psys-dresseurs-d'humains-de-mes-fesses. C'est moi le champion, et j'ai pas fini de le prouver. Mais allez pas croire, j'ai mes raisons aussi.

Comme je disais : réveil en pleine nuit à cause du bruit dans ma tête, comme si ça se comportait tout le temps là-haut, et il a fallu que je finisse par me lever pour bouger.

J'ai attendu l'aube et je suis sorti de ma chambre tout habillé, j'ai descendu les escaliers pieds nus, parce que ma mère en a eu tellement marre que je la réveille qu'une fois elle a piqué sa crise et a voulu m'attacher à mon lit pour la nuit. Ça n'a pas été possible grâce à mon père. C'était il y a des années, maintenant c'est presque fini les crises de ma mère, et les voisins ont un peu arrêté de se plaindre de mon comportement, d'avoir peur comme des rats ; le problème dans l'histoire étant qu'il y a des nouveaux voisins qui menacent d'arriver dans la maison d'à côté, et c'est carrément un problème.

Je descends, il y a juste mon jean trop large qui fait shroud-shroud, mais ce n'est pas un mauvais bruit. Sur qui je pourrais gueuler, moi, pour que le bruit dans ma tête

arrête son cirque? Tout le monde me gueule dessus, mais moi, sur qui je peux gueuler? Je vais me gueuler dessus, tiens. Oh la la, si je faisais ça, je serais bon pour l'asile, comme Patrick avec sa démarche de clochard somnambule. Et d'ailleurs, il a totalement arrêté de parler, au cas où. Pour arrêter d'être le dingue de service. Parce qu'ici tout se sait, c'est un effet de voisinage. Et avec les futurs nouveaux voisins, ça va repartir pour un tour.

Donc, comme je vous disais, je sors de la maison après avoir enfilé mes godasses dégueulasses. Ma mère veut que j'en change mais je n'ai pas envie, j'y suis habitué. On a toujours voulu me forcer à changer mes habitudes, maintenant je suis adulte, je fais ce que je veux depuis ma majorité accordée, j'ai eu vingt-quatre ans hier, le 10 avril. Et ça fait chier le monde de voir comment je suis habillé, je ne vais pas me priver de ce plaisir.

De toute façon les gens savent très bien ce qu'il faut faire avec moi, et ils l'ont toujours fait : m'éviter. Quand ils me voient, les gens ressemblent à des rats. Il y en a au début qui restent polis, mais après... Les humains et les rats pullulent pareil. J'ai vu un documentaire à la télé. Ça montrait des expériences scientifiques pour expliquer comment se conduisent les rats quand ils sont trop nombreux, entassés les uns sur les autres, comme en ville pour les humains ;

vraiment pas beau à voir. La « surpopulation », ils appelaient ça.

Je sors de la maison et ça sent bon dehors, parce que cette nuit il a plu. Je ne vous dirai pas où j'habite, mais parfois il fait tellement chaud que ça doit assécher les nuages. C'est ce que je croyais avant. Plus maintenant. Je sais que c'est un peu débile dans ma tête, mais faut pas exagérer. Heureusement, il fait toujours humide grâce au Lac Turquoise et à tous les arbres, aux plantes qui poussent partout, alors il pleut souvent. Ce qui fait encore plus pousser les plantes. C'est de la folie ambiante ici, moi je vous le dis, et la preuve c'est la végétation. Au moins ça donne du boulot aux types dans mon genre, qui ne peuvent pas trouver une vraie vie ailleurs avec un travail et une famille à nourrir. Mais bon, pas le moment, pas envie de penser à ça dans ma tête.

Je viens juste d'enfiler mon sweat bleu foncé avec une capuche qui se zippe complètement, je peux me faire disparaître dedans pour qu'on arrête de me voir. Ma mère déteste ce sweat à cause de ça, de quand je remonte la fermeture éclair jusqu'au bout et que je me ferme la tronche dans ma capuche en rigolant comme un débile. Mes cheveux se coincent souvent dedans parce qu'ils sont trop longs, comme des cheveux de fille, et ensuite il faut tout

démêler. Une fois je n'ai même pas pu rouvrir la fermeture éclair tellement j'avais les cheveux coincés dedans. Ma mère a dû sortir les ciseaux pour les couper, elle était bien contente, elle a toujours rêvé de me couper les cheveux depuis que je suis tout petit. Mais je me mettais à hurler « comme un damné » – une de ses expressions – dès qu'elle dégainait les sécateurs à tignasse ; c'était parce que j'avais vu *Pocahontas* à la télé, et ça personne n'avait compris.

Pocahontas, vous connaissez sûrement. C'est cette fille indienne avec des cheveux longs, noirs et brillants, qui vit dans un dessin animé. J'avais cinq ou six ans quand je l'ai vue pour la première fois, et depuis je veux être Pocahontas, mais ce n'est pas possible parce que je suis trop roux, quasi blond, avec une peau de blond qui rougit au soleil, des boutons merdiques et des taches de rousseur sur le nez. Rien à voir avec Pocahontas. Quand j'ai su que mes seins ne pousseraient pas, ça a été la pire déception de toute ma vie. C'est à cause de la génétique, mon père a dit : « On ne choisit pas. » Je ne vais pas me teindre les cheveux éternellement, et je ne pourrais jamais bronzer comme elle, ni être aussi belle. Je pourrais subir de la chirurgie si j'avais un million de dollars comme à Hollywood, mais même avec la chirurgie, il n'y aurait pas moyen. Je n'ai

jamais arrêté de regarder *Pocahontas* à la télé. J'ai vu ce dessin animé des milliers de fois, je ne saurais pas compter jusque-là. Il ne passe pas une semaine sans que je le regarde, je le connais par cœur. J'aimerais bien rencontrer Pocahontas en vrai. Les cheveux, c'est toute une histoire, je ne pourrais jamais tout raconter.

Je sors en ne claquant surtout pas la porte comme d'habitude. Il y a un drôle d'oiseau qui chante, il est là tous les matins quand la lumière se réveille. Il y a plein d'autres oiseaux, mais c'est lui qu'on écoute, un peu comme dans les opéras : il y en a plein qui chantent à l'arrière et un seul ou deux qu'on écoute. Je n'aime pas l'opéra, j'aime mieux les oiseaux du dehors, les humains chantent comme des casseroles, il faut se boucher les oreilles, on a envie de leur taper dessus. Je ne me gênaï pas quand j'étais petit, quand les autres commençaient leurs beuglements à la chorale, et même si je ne devais pas chanter, juste écouter, je me mettais à hurler comme un damné tellement c'était horrible, alors on me virait. C'était l'enfer cette époque, je suis bien content que ce soit terminé. Il faut tourner la page, mon père dit. Mon papa chéri.

Maintenant, je suis majeur, on ne me force plus à chanter ou à écouter ; c'est vraiment le pied. Parfois même, puisqu'on ne me force plus, je fais l'opéra, je vais sur le balcon

et je pousse des beuglements avec la voix haut perchée, comme la Castafiore dans les bandes dessinées de Tintin. Putain, qu'est-ce que je gueule ! Le voisinage n'aime pas ça du tout, ensuite ils font comme les chiens : quand il y en a un qui aboie, les autres s'y mettent et ça aboie de partout. Quand je commence à faire l'opéra, ça répond dans tous les sens ; je mène la troupe. Les voisins d'à côté, je crois bien que c'est à cause de moi qu'ils ont déguerpi l'an dernier. C'est ce que dit ma mère en tout cas, et elle a toujours raison : il vaut mieux lui donner raison, sinon elle pète un câble, elle pique sa crise. Mais je n'ai pas envie de parler de ma mère. Ça me fait carrément chier. Comme moi je la fais chier toute la vie, c'est disproportionnel, comme emmerdement.

En passant devant les grands jardins des maisons du quartier, j'ai déclenché quelques chiens retenus en laisse devant leur niche. Il y en a qui se lèvent en vous regardant fixement. Ceux-là, ça va. Ceux qui aboient, si c'est juste une fois, ça va aussi. Mais ceux qui gueulent vraiment en voulant vous sauter dessus, et que s'il n'y avait pas leur laisse c'est ce qu'ils feraient, je ne sais pas comment dire, je les hais. C'est à cause de leurs aboiements qui me cassent à l'intérieur, les aboiements font résonner mon corps en dedans, comme s'ils me vidaient ou me glaçaient. Les

chiens qui aboient, je les hais, c'est automatique, et quand j'en vois un qui n'est pas attaché devant sa niche, sachant qu'il n'y a pas de clôtures autour des jardins dans ce con de pays, j'ai peur, automatiquement. Les gens disent que la peur énerve les chiens parce qu'ils la sentent, alors il ne faut pas avoir peur devant un chien, il peut être méchant à cause de ça, mais la peur, ça ne se décide pas, et après c'est comme si c'était votre faute si les chiens sont méchants. Vraiment des sales bêtes. Comme les humains et les rats, des sales espèces. On dit qu'ils sont les meilleurs amis des humains ; pourtant, à moi, les chiens font bien comprendre que je suis pas un humain, les chiens sont mes pires ennemis. Un jour, j'en ai crevé un ; pas envie d'y repenser ce matin. Mais je recommencerais, c'est sûr et certain, vu comme ça m'énerve rien que d'y penser, ça se met à chauffer dans ma tête et mon cœur commence à cogner, et je marche comme un forcené – « forcené », encore un mot de ma mère pour dire comment je suis la plupart du temps. Mais elle ne sait pas ce qui se passe dedans. Elle n' imagine pas. Merde, ça y est, c'est reparti sur ma mère alors que je ne veux pas, et avec les chiens en plus, ça s'agite beaucoup trop dans ma tête.

Je sors du quartier pour traverser un bois avec des arbres qui ont des feuilles immenses et plein de lianes, à cause

de l'humidité qui rend la végétation complètement folle de partout. C'est pour pouvoir me réfugier là où les animaux ne sont pas autoritaires en aboyant. Les chiens sont comme des humains avec moi : ils cherchent à me donner des ordres pour me maîtriser et me dompter comme une bête sauvage, à me forcer à marcher là où c'est autorisé. Mais je ne sais pas marcher comme ça, je n'ai jamais su, c'est sûrement aussi à cause de la génétique, c'est inscrit dans mes veines pour toute mon existence. C'est la prédestination qui veut ça. On ne peut rien contre. Les chiens et les humains peuvent bien gueuler des ordres, ça n'y changera rien, il y aura toujours autant de bruit dans ma tête et mon cœur battra toujours autant comme un acharné.

Il y a quand même un truc qui me calme, c'est l'eau. La regarder et l'écouter. Heureusement, on vit près du Lac Turquoise ; Dieu, si t'existes, tu fais parfois bien les choses. C'est un lac géant, presque aussi immense que le lac Baïkal en Russie, mon père a dit, et une fois on l'a vu ensemble dans un documentaire à la télé, on a pu vérifier la taille du lac Baïkal et voir que ce n'est pas des conneries, que les Russes ne disent pas ça pour se vanter, leur lac est immense. Un jour, j'irai au lac Baïkal, c'est sûr et certain. Il faut que j'économise exprès, et même j'inviterai mon papa chéri, ce sera notre voyage rien qu'à tous les deux.

Regarder et écouter l'eau, c'est beaucoup plus efficace que les médocs qu'ils m'ont forcé à avaler dès ma première station dans un endroit spécialisé pour les prédestinés. Des médocs qui fonctionnent comme si on nous donnait un coup sur la tête et après on ne peut qu'arrêter de se comporter, c'est obligé. On ne dérange plus personne. Mais mon père quand il a su, il a dit que ça devrait être interdit de traiter les enfants comme ça, de les transformer en légumes. Lui aussi, pour une fois, il a piqué sa crise ; j'étais effondré comme un tas informe sur une chaise, mais je me souviens quand même de mon père qui gueulait après le directeur. Ma mère aussi était d'accord pour une fois. Alors ils se sont calmés sur les médocs. Mais ça a recommencé plus tard, quand j'étais ado. On m'avait carrément envoyé dans l'Eldorado des tarés. À ce qu'il paraît, il s'agissait de médocs nouvelle génération qui ne transforment pas en légume. Moi je vous le dis, il y a des progrès à faire.

Dès que j'ai été un adulte majeur, j'ai arrêté les médocs, on ne pourra plus jamais me forcer. Déjà avant, je me débrouillais pour les recracher, on avait tous notre truc à l'Eldorado. Mais ils se doutaient bien quand je ne les prenais pas, à cause de mon comportement qui me trahissait. Ils ont même essayé les piqûres, alors qu'il suffisait de me

laisser regarder et écouter l'eau. Ça suffisait complètement, mais ça ne rentrait pas dans leur protocole de merde pour dompter les pires tarés de la Terre, les prédestinés à l'enfer sur Terre. Personne ne savait où me caser. Ils m'ont aggravié, c'est sûr.

Ça y est, je sors du bois pour arriver dans la grande clairière d'herbes hautes. On peut déjà voir le Lac Turquoise au bout, après la falaise. J'aime bien le regarder de tout en haut. Il y a des plages artificielles pour se baigner et faire du pédalo, mais je n'y vais pas parce que je ne sais pas nager, et de toute manière, il y a des gens. J'en ai presque toujours trop marre des gens. Ils me le rendent bien, comme les chiens. On se déteste mutuellement. J'ai même décidé de divorcer d'avec l'humanité. Mais pas d'avec tous les humains. Surtout pas en ce moment, à cause de Jessy. Elle a dix-sept ans, je vais la voir à la sortie du lycée, elle rentre à pied chez elle avec ses copines, sa maison n'est pas loin, à dix minutes. Elles savent que je les suis parce que parfois, elles se retournent et elles rigolent entre elles. C'est ce que font les filles quand il y a un garçon qui les drague. Elles sont habillées avec la jupe de leur uniforme qui s'arrête en dessous des genoux. Jessy, c'est la plus grande, elle ressemble un peu à Pocahontas avec sa peau foncée et ses cheveux noirs, sauf qu'ils sont bouclés. Elle

fait des chignons avec, et ça mousse sur sa nuque. Elle ne se maquille jamais, elle n'a pas besoin, elle est trop belle pour ça. Son cul, j'adore, mais ses nichons, je n'ai pas encore osé les regarder. On ne s'est vus de face qu'une seule fois, et je n'ai pas osé, c'est mon père qui m'a appris : quand on est face à une fille, il faut regarder son visage, pas ses nichons même si on a trop envie et qu'elle a un décolleté qui donne des vertiges. Si on fixe ses nichons direct, c'est un manque de respect, et la fille ne va pas vous aimer ensuite, c'est comme si on l'insultait. Alors il faut être discret. Il faut regarder quand elle regarde ailleurs. Ça fait beaucoup de choses à savoir, et puis souvent les yeux se posent là où ils veulent, on ne décide pas. C'est le corps qui décide, surtout pour moi où c'est un peu débile là-haut.

Je ne voudrais surtout pas que mes yeux se mettent à insulter Jessy. Sinon, ça va faire comme d'habitude avec les filles, Jessy va m'éviter, et je ne pourrai jamais la toucher. Je n'ai jamais touché une fille. Je ne voudrais surtout pas que ce soit comme ça toute ma vie.